



ganismes les plus accessibles, il envahit les natures les plus débiles ; peu à peu il alténe les températures les plus vives, il se glisse insensiblement dans les constitutions les plus saines, il pénètre dans le sang et le corrompt ; un moment vient où il suffit que surgisse une circonstance quelque peu grave : le malade succombe.

Milérand, Vivian, Briand, Augagneur, Gabriel Deville, André Lefèvre, J.-L. Breton, Collard, Robert, cinquante autres ont été rapidement gagnés et emportés par ce mal ; ces hommes ne lui opposent une résistance sérieuse.

Jules Guesde était en état de lui opposer une constitution révolutionnaire plus solide ; il était fatal que tout ce qui tard y succombe.

Et quand, au nom de l'Union sacrée qu'il avait toujours déclarée impossible, au nom de la Défense sociale qu'il n'avait cessé de nier, ce socialiste intrépide, ce révolutionnaire indomptable, cet irréductible internationaliste, consentit à mettre sa main dans celle de ses ennemis de classe et à devenir, au gouvernement, le collègue et le complice des Poincaré, des Millerand et des Briand, on peut dire que le mal parlementaire avait envahi tout Jules Guesde, qu'il en était terrassé, qu'il ne restait plus rien de celui qui avait naguère promené à travers tout le pays la hache qui fend, la cognée qui abat et la torche qui incendie.

O tristesse des temps actuels ! La politique et j'entends par là non la science, l'une organisation sociale destinée à universaliser le bien-être et à fonder et établir entre tous les humains des rapports de Justice et de Fraternité, mais cet art de gouverner dont Machiavel a tracé le fondement, les règles et la technique — la-salle, la haine, la répugnante politique, la politique artificieuse et perfide, faite d'intrigue, de colère, de verbiage, seduisant constamment démenti par les manœuvres gouvernementales, la politique de mensonge, de dissimulation, de lâcheté, de corruption et de cruauté, pour tout dire : un monde politique va-telle continuer à détruire les efforts de tous ceux qui ont osé de libérer ? Va-t-elle continuer à gagner les uns et à démolir les autres ?

Et puis, l'opinion d'un anarchiste n'engage en rien celles de ses camarades. Il n'a même pas à s'inquiéter quand il exprime une idée, si elle est partagée ou non par un certain nombre d'individus. Il ne peut donc être mandaté par un groupe quelconque que pour la forme, pour une besogne nettement définie, mais ne peut, sous peine de tomber dans l'autoritarisme, prendre une décision qui serait susceptible de n'être acceptée que par une partie de ses mandants.

Je conçois qu'en période révolutionnaire on respecte un peu moins rigoureusement les droits des minorités que l'exercice pourrait permettre à la bourgeoisie ou à un parti politique, comme le cas s'est produit en Russie, de faire dévier le mouvement révolutionnaire — je sais bien que la violence sera alors nécessaire, indispensable.

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière : un jour viendra, si on ne se décide pas à enrayer cette progression d'intoxication, où il sera trop tard pour s'en débarrasser. Vile, vile, qu'on avise et qu'on se décide !

Qui lui, ces jours-ci, les articles publiés sur Jules Guesde dans la presse d'avant-garde. J'ai lu aussi les nombreux discours — reproduits par le *Populaire* — prononcés au Columbarium par les représentants les plus qualifiés du socialisme international, journalistes et orateurs, salué en Guesde — pouvaient-ils s'en empêcher ? — l'apôtre que de 1878 à 1882, les révolutionnaires évoluaient avec fruit, qu'ils aimaien et estimaien ; mais ce qu'ils ont surmonté glorieusement, c'est le fondateur du Parti Ouvrier Français, le parlementaire, l'animateur, le maître prodiguant à ses disciples les plus intimes ses conseils, ses instructions, ses recommandations, ses ordres, en un mot le chef de parti et d'école.

La masse ne connaissait guère ce chef qui, depuis nombre d'années, se taisait, taissant aux Blum, aux Brache, aux Compte-Morel, aux Delory et aux Lebas, dont le prolétariat s'éloigne de plus en plus, le soin d'exprimer sa pensée et d'exposer sa doctrine.

On a pu voir l'oubli dans lequel ce chef était tombé, lors de ses obsèques. Il y a trente ans la mort de Jules Guesde fut provoquée dans le monde ouvrier une profonde émotion et cent mille travailleurs parisiens eurent suivi le char funèbre emportant ses restes. Dimanche, j'étais à la porte du Père-Lachaise au passage du cortège. Peu de monde et, si on excepte les délégués, les porteurs de corbillons et de drapés, les plus, les amis personnels, les membres de comités et de jeunesse, conviés et venus par devoir, on peut dire de leur écharpe.

Pas d'émotion, pas de regret, pas de tristesse. Non ! Le cœur de la multitude n'était pas. Instinctivement, le peuple des travailleurs, toujours dupé, déçu, trahi, s'éloigne de ceux qui aspirent à le dominer ; il commence par les oublier, il finit par les hâter.

Comment il a raison !

Sébastien FAURE.

Pierre MUALES.

## DE RAVACHOL A CASERIO

### Le Vengeur de Ravachol (Suite).

C'est des affaires de femmes. La fille Delange en veut à ma femme, parce que ma femme n'a pas voulu lui faciliter de faire la noce, en disant à Briouc qu'elle était restée au travail toute la journée les jours où elle allait se promener. C'est ça, et puis d'autres choses.

Et Francis n'a, point par point, les détails fournis sur le transport des effets prétextes ou destinés à Meunier.

Ce qui se rapportait à Meunier fut la chose la plus intéressante du débat. Voici comment Briouc et sa maîtresse racontent les préparatifs de l'explosion :

Depuis l'arrestation de Ravachol, Meunier n'était pas très exalté ? demanda le président à Briouc.

— Oui, il disait qu'il ferait « un coup », mais qu'il ne laisserait personne pour y être.

— Ce serait volontiers, mais il ne voulait pas faire sauter la bombe. Vérité.

— Oui, et je lui ai dit : « C'est de la folie. Ca n'aureut pas de sens, on ferait sauter des femmes et des enfants. Il n'a rien répondu.

Le 23 avril, il quitta l'atelier à midi, pour s'en aller préparer « son » artille pour « se déguiser pour le coup à faire ». C'est chez Briouc qu'il se rend et c'est la femme Delange qu'il y trouve.

Il arrive, il pose son revolver sur la table, raconte-t-elle, il ouvre une petite valise qu'il avait à la main, il la vide et se met à déchirer les cartouches qu'elle contenait. Il y en avait vingt-trois.

— Comment avez-vous su le nom de ?

— Parce que je l'ai aidé, pour que ce fut fini plus vite. La dynamite était humide et il a dû qu'il regrettait de ne pas avoir déterré les cartouches qu'elle contenait. Il y en avait vingt-trois.

Les cartouches défaillies, il mettait la dynamite dans une petite boîte de bois, plate et large, occupant tout l'un des côtés de la valise, où il la plaçait ensuite. Il avait de l'autre côté des trous pour donner de l'air aux mèches. Il laissait faire.

## Propos d'un Patria

Il est bon, de temps à autre, de rappeler cette forte affirmation de Strobl au Congrès anarchiste de 1919 : « En acceptant une fonction syndicale, on se diminue, on perd de sa personnalité ».

Evidemment, il y a des gens pour lesquels ce point de vue est plutôt secondaire, voire complètement indifférent. Ils sont même persuadés du contraire.

Je suis sûr que si vous demandiez l'autorisation à vos collègues d'aller aux « Journées métallurgiques » à Merriweather, du chemin de fer Montréal et de son camarade syndical Tomassi et de me citer que parmi les plus notoires, ces « révolutionnaires », « consciencieux », vous répondriez le plus sincèrement du monde que « ils ont été promus aux postes qu'ils occupent, c'est parce qu'ils sont les seuls capables de conduire le prolétariat vers ses destinées ». Et cette prétention semble justifiée par la « candeur naïve » des cotisants qui laissent s'insinuer dans leur pays ces parasites endurcis.

Je ne voudrais pas que les camarades se figurent que, parce que je ne crois pas à la mission historique du syndicalisme, il faut le comprendre, par exemple, le caractère syndical, je chercher à en dégotter les autres.

J'estime au contraire, qu'il y a là, comme d'ailleurs au bureau, au chantier, à l'usine, un excellent terrain pour la propagande anarchiste.

Et puis, l'opinion d'un anarchiste n'engage en rien celles de ses camarades. Il n'a même pas à s'inquiéter quand il exprime une idée, si elle est partagée ou non par un certain nombre d'individus. Il ne peut donc être mandaté par un groupe quelconque que pour la forme, pour une besogne nettement définie, mais ne peut, sous peine de tomber dans l'autoritarisme, prendre une décision qui serait susceptible de n'être acceptée que par une partie de ses mandants.

Je conçois qu'en période révolutionnaire on respecte un peu moins rigoureusement les droits des minorités que l'exercice pourrait permettre à la bourgeoisie ou à un parti politique, comme le cas s'est produit en Russie, de faire dévier le mouvement révolutionnaire — je sais bien que la violence sera alors nécessaire, indispensable.

Mais nous sommes pas, malheureusement, en période de transformation sociale. Si la situation économique des nations semble favorable à une révolution, l'état d'esprit des masses ne se prête guère à une semblable expérience.

Nous traversons, et principalement en France, une période de régression caractéristique.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de la Révolution ? Va-t-elle continuer à semer le dévouement, la dispersion des forces, l'affaiblissement des effectifs ? Va-t-elle continuer à confisquer le cœur, à émousser l'énergie et à obscurcir la pensée des prolétaires prêts à marcher contre les institutions dont ils souffrent ?

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière, l'aurait fallu changer les méthodes. Or tout s'est borné à des compétitions entre les individus.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de la Révolution ? Va-t-elle continuer à semer le dévouement, la dispersion des forces, l'affaiblissement des effectifs ? Va-t-elle continuer à confisquer le cœur, à émousser l'énergie et à obscurcir la pensée des prolétaires prêts à marcher contre les institutions dont ils souffrent ?

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière, l'aurait fallu changer les méthodes. Or tout s'est borné à des compétitions entre les individus.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de la Révolution ? Va-t-elle continuer à semer le dévouement, la dispersion des forces, l'affaiblissement des effectifs ? Va-t-elle continuer à confisquer le cœur, à émousser l'énergie et à obscurcir la pensée des prolétaires prêts à marcher contre les institutions dont ils souffrent ?

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière, l'aurait fallu changer les méthodes. Or tout s'est borné à des compétitions entre les individus.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de la Révolution ? Va-t-elle continuer à semer le dévouement, la dispersion des forces, l'affaiblissement des effectifs ? Va-t-elle continuer à confisquer le cœur, à émousser l'énergie et à obscurcir la pensée des prolétaires prêts à marcher contre les institutions dont ils souffrent ?

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière, l'aurait fallu changer les méthodes. Or tout s'est borné à des compétitions entre les individus.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de la Révolution ? Va-t-elle continuer à semer le dévouement, la dispersion des forces, l'affaiblissement des effectifs ? Va-t-elle continuer à confisquer le cœur, à émousser l'énergie et à obscurcir la pensée des prolétaires prêts à marcher contre les institutions dont ils souffrent ?

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière, l'aurait fallu changer les méthodes. Or tout s'est borné à des compétitions entre les individus.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de la Révolution ? Va-t-elle continuer à semer le dévouement, la dispersion des forces, l'affaiblissement des effectifs ? Va-t-elle continuer à confisquer le cœur, à émousser l'énergie et à obscurcir la pensée des prolétaires prêts à marcher contre les institutions dont ils souffrent ?

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière, l'aurait fallu changer les méthodes. Or tout s'est borné à des compétitions entre les individus.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de la Révolution ? Va-t-elle continuer à semer le dévouement, la dispersion des forces, l'affaiblissement des effectifs ? Va-t-elle continuer à confisquer le cœur, à émousser l'énergie et à obscurcir la pensée des prolétaires prêts à marcher contre les institutions dont ils souffrent ?

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière, l'aurait fallu changer les méthodes. Or tout s'est borné à des compétitions entre les individus.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de la Révolution ? Va-t-elle continuer à semer le dévouement, la dispersion des forces, l'affaiblissement des effectifs ? Va-t-elle continuer à confisquer le cœur, à émousser l'énergie et à obscurcir la pensée des prolétaires prêts à marcher contre les institutions dont ils souffrent ?

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière, l'aurait fallu changer les méthodes. Or tout s'est borné à des compétitions entre les individus.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de la Révolution ? Va-t-elle continuer à semer le dévouement, la dispersion des forces, l'affaiblissement des effectifs ? Va-t-elle continuer à confisquer le cœur, à émousser l'énergie et à obscurcir la pensée des prolétaires prêts à marcher contre les institutions dont ils souffrent ?

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière, l'aurait fallu changer les méthodes. Or tout s'est borné à des compétitions entre les individus.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de la Révolution ? Va-t-elle continuer à semer le dévouement, la dispersion des forces, l'affaiblissement des effectifs ? Va-t-elle continuer à confisquer le cœur, à émousser l'énergie et à obscurcir la pensée des prolétaires prêts à marcher contre les institutions dont ils souffrent ?

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière, l'aurait fallu changer les méthodes. Or tout s'est borné à des compétitions entre les individus.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de la Révolution ? Va-t-elle continuer à semer le dévouement, la dispersion des forces, l'affaiblissement des effectifs ? Va-t-elle continuer à confisquer le cœur, à émousser l'énergie et à obscurcir la pensée des prolétaires prêts à marcher contre les institutions dont ils souffrent ?

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière, l'aurait fallu changer les méthodes. Or tout s'est borné à des compétitions entre les individus.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de la Révolution ? Va-t-elle continuer à semer le dévouement, la dispersion des forces, l'affaiblissement des effectifs ? Va-t-elle continuer à confisquer le cœur, à émousser l'énergie et à obscurcir la pensée des prolétaires prêts à marcher contre les institutions dont ils souffrent ?

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière, l'aurait fallu changer les méthodes. Or tout s'est borné à des compétitions entre les individus.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de la Révolution ? Va-t-elle continuer à semer le dévouement, la dispersion des forces, l'affaiblissement des effectifs ? Va-t-elle continuer à confisquer le cœur, à émousser l'énergie et à obscurcir la pensée des prolétaires prêts à marcher contre les institutions dont ils souffrent ?

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière, l'aurait fallu changer les méthodes. Or tout s'est borné à des compétitions entre les individus.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de la Révolution ? Va-t-elle continuer à semer le dévouement, la dispersion des forces, l'affaiblissement des effectifs ? Va-t-elle continuer à confisquer le cœur, à émousser l'énergie et à obscurcir la pensée des prolétaires prêts à marcher contre les institutions dont ils souffrent ?

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière, l'aurait fallu changer les méthodes. Or tout s'est borné à des compétitions entre les individus.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de la Révolution ? Va-t-elle continuer à semer le dévouement, la dispersion des forces, l'affaiblissement des effectifs ? Va-t-elle continuer à confisquer le cœur, à émousser l'énergie et à obscurcir la pensée des prolétaires prêts à marcher contre les institutions dont ils souffrent ?

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière, l'aurait fallu changer les méthodes. Or tout s'est borné à des compétitions entre les individus.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de la Révolution ? Va-t-elle continuer à semer le dévouement, la dispersion des forces, l'affaiblissement des effectifs ? Va-t-elle continuer à confisquer le cœur, à émousser l'énergie et à obscurcir la pensée des prolétaires prêts à marcher contre les institutions dont ils souffrent ?

Elle empoisonne une partie de la classe ouvrière, l'aurait fallu changer les méthodes. Or tout s'est borné à des compétitions entre les individus.

Il ne faut pas oublier que les principaux responsables de cette démolition du prolétariat sont les chefs de l'exploitation, qui, avec l'aide de socialistes ou de communistes, l'idée même de

# LA QUESTION IRLANDAISE

Deux républicains irlandais, O. Sullivan et Reginald Dunn, ont été condamnés à mort, tout dernièrement, pour avoir assassiné le maréchal Wilson, conseiller militaire de l'Ulster, et un des maîtres les plus puissants de l'empire britannique.

Bien que le mouvement irlandais ne soit pas un mouvement économique, nous ne pouvons que nous incliner devant le courage et l'héroïsme de ces deux malheureux qui, avec tant d'autres de leurs camarades, pensent que la République apportera à leurs frères de misère le bien-être et la liberté. Ils ont pour un idéal, qui n'est plus le nôtre, sacrifié leur honneur et leur vie. Comme nos pères, opposés par l'empire, ils ont la douce illusion de la République libératrice, et bien du sang encore sera versé avant que l'image magique ne s'efface de leurs yeux pour faire place à plus de réalité.

Nous nous rendons compte de leurs erreurs, mais nos frères d'outre-Manche, suivant depuis des siècles la tutelle de leurs maîtres actuels et l'influence de leurs politiciens, qui ne voient dans l'indépendance de l'Irlande qu'un pouvoir à prendre et à imposer.

De plus, la misère n'entre-t-elle pas, pour une large part, dans le recrutement relativement facile des troupes républicaines. Qui sait ?

Néanmoins, le pays est de nouveau à feu et à sang.

Dans un prochain article, nous dirons pourquoi l'Angleterre préférera assassiner jusqu'au dernier Irlandais plutôt d'abandonner sa proie.

J. CHAZOFF.

## Le Budget du « Libertaire »

### Recettes et dépenses du mois de juillet

Recettes du mois :	
Abonnements et réabonnements	910 50
Règlements	4.300 10
Souscriptions	533 90
Prêt de l'Union anarchiste...	1.000 »
 Total des recettes	6.803 50
En caisse au 2 juillet	2.196 05
 Total général	8.999 55
 Dépenses du mois :	
Imprimerie	3.700 25
Papier	2.431 90
Frais d'expédition	966 15
Administration	600 »
Timbres et divers	168 90
 Total des dépenses	7.936 20
En caisse au 1 <sup>er</sup> août	4.663 35
 Balance	8.999 55

## « La Revue Anarchiste »

Le numéro 7 de la *Revue Anarchiste* (numéro de juillet 1922) va paraître. Il sera expédié à nos abonnés et mis en vente à la librairie Sociale le lundi 7 août.

Voici le sommaire de ce numéro, que la collaboration de nos amis Luigi Fabbri, Netta et Voline, rend particulièrement intéressant :

Etude de doctrine et d'actualité : le Mouvement social en Italie, par Luigi Fabbri ; Revue des Journaux, par Pierre Maudès ; Revues des Revues, par Maurice Wulff ; Choses vécues (3<sup>e</sup> lettre), par Voline ; Le bon grain et l'ivraie : René Viani- le-Mentor, par Gérald : Philosophie de l'insoumission, par Netta ; Rions un brin : Le Mutualisme et le Chiotypisme, par Maurice : Enquête en cours : Travail volontaire ou imposé. Réponses de Max Brunel, Marcelle Laurence, Suzanne Roger ; La Science et l'Anarchisme (suite), par Léon Rouget ; La Religion de Tolstoï, par F. Elosu ; La Voix syndicaliste, par André Colomer ; Ecouteons nos compagnes : le Vaumqueur à meurtir, par Henriette Marc : Le Rôle de l'Institut chez la Femme, par Une Révoltée ; Ce qui se passe dans les Syndicats, par Véber ; La Vie littéraire : Louise Michel du Sahara : Isabelle Eberhardt, sa vie et son œuvre, par P. Vigne d'Octon : La Vie théâtrale : le Congrès de Saint-Etienne et le Théâtre national, qui lui donne tant de soucis, l'indépendance que celle-ci réclame. Cela lui est impossible.

Elle consent cependant à lui donner son autonomie, elle ne lui refuse pas le Home Rule, c'est-à-dire son Parlement, ses lois, ses juges, et lui demande en échange de se plier et de respecter les lois impériales, ainsi que ses concours l'Australie, le Canada, etc., etc. Mais l'Irlande se souvient qu'elle avait un jour, loin devant, tous les avantages qu'on lui offre à nouveau aujourd'hui, que, lassé de lutter contre un peuple qui se laisse exterminer plutôt que de céder, l'Angleterre avait accordé cette illusion d'indépendance, et que lors de la Révolution française tout cela lui fut retiré, sous prétexte de tentative de révolte. Aujourd'hui elle ne veut plus se prêter à cette manœuvre et continue à gravir le dur calvaire malgré la trahison des certains de ses chefs plutôt que d'accepter cette soumission déguisée.

Pourtant le prolétariat irlandais n'a rien à gagner dans le conflit qui le met aux prises avec son frère d'Angleterre. Sa situation économique ne sera pas améliorée du fait que la République remplacera l'empire. L'Irlande est dans une misère. Le sol appartenant presque en totalité à quelques seigneurs n'est pas exploité, et la République n'exploitera pas tous les biens au profit du peuple. Il peut

évidemment être accusé d'au moins de l'exploitation du restaurant Lobau par l'explosion du restaurant Véry, Meunier n'a tout, avec plus d'entêtement que d'adresse, déposé sa bombe. Sa culpabilité se sentait, plus qu'elle n'apparaissait. Aussi, dans la crainte d'un accouplement, tout au moins, il a recours à des moyens vraiment choquants et vraiment inutiles. A la fin des débats, sur le lit à une exhibition extraordinaire. On avait d'abord montré aux jurés les vêtements déchirés, pulvérisés, sanglants des malheureuses victimes du restaurant Véry.

Sur la table des pièces à conviction, dès le début de l'audience, on avait placé un bocal immense recouvert d'un voile. M. Beer, huissier, comme pour une inauguration de statue, arrache le voile, et,ながら dans l'après, il dépose la bombe au principe d'Avain.

Mais il avait trop parlé avant et immédiatement après les explosions pour qu'on potrà croire à ses dénégations.

Le soir du coup de dynamite de la caserne Lobau, il s'était réfugié chez les Briocou et leur avait conté son crime.

Leur leur avait ensuite révélé son projet de venger Ravachol, il avait préparé son enigme chez eux ; enfin, dans une partie de campagne à Robinson, il avait raconté à Marie Delange et à une femme Seillours tous les détails de l'explosion du restaurant Véry (1).

A l'audience, Meunier, un petit homme au dos très vêtu, aux jambes grêles, à la figure souffrante, portant toutes ses barbes et des cheveux en brosse, paraît peu. Il laisse le président exposer toutes les présomptions et coincidences qui l'accusent, se contentant de rire ou tentant d'établir des preuves de l'absurde qu'il savait qu'ils ne seraient pas infirmes.

Ce fut moins un interrogatoire qu'un monologue.

Le président indiqua au début l'enchâssement de tous les attentats antérieurs à l'explosion du restaurant Véry.

À la suite de l'affaire de Levallois et de l'assassinat prononcé contre Darquier d'Artagnan, il y a eu dans le parti anarchiste des conciliabules où l'on a résolu de faire sauter le président qui avait dirigé les débats, l'avocat général qui avait requis et les jurés qui avaient siégé. C'est Ravachol qui devait être la tête de ces jugiciers. Pour accomplir cette œuvre, on fit une expédition à Soisy-sous-Etouilles dans le dessein de se procurer de la dynamite. Le vol réussit ; une partie de cette dynamite, confiée à un gentil chapeau à plumes : ce n'était plus une *rouge compagne*, mais une rouisse piquante et passablement coquette. Elle s'acharna contre Meunier :

C'est moi, dit-elle, qui suis allée chercher chez Lécurier, où Ravachol l'avait déposé, le sac contenant de la dynamite. J'étais en fiacre. J'ai montré ce sac dans la cuisine. Le lendemain, j'ai été arrêté avec Meunier, chez celui-ci, rue de Bretagne.

D. — Est-ce dans la nuit du 14 au 15 mars ?

R. — Il est venu vers deux heures et a crié : « Fernand ! Fernand ! Ouvre-moi. J'viens coucher. » Et nous a raconté qu'il venait de planter une bombe à la caserne Lobau.

R. — Je le jure.

Meunier. — C'est faux ! Il ment. D'abord, c'est une femme sans moralité.

Le président. — Vous n'avez pas à la juger.

### Figures et Episodes révolutionnaires

#### Hermann STELLMACHER

de très bonne heure, les éléments révolutionnaires eurent à subir en Autriche tout le poids d'une répression féroce. C'est par dizaines que les meilleurs militants furent jetés pour continuer la lutte contre une puissance jetant dans la balance toute sa force militaire.

Il ne faut alors pas oublier que l'ignorance du peuple irlandais est profonde, que le prêtre est là-bas tout-puissant et qu'il a toute la confiance des masses. C'est derrière le paravent de la religion que se pratique toute la démagogie des chefs républicains et c'est elle qui fournit la matière à leur propagande.

En diffusant le *Libertaire* et la *Revue Anarchiste*.

En leur trouvant de nouveaux lecteurs, de nouveaux abonnés ;

En réservant toutes vos commandes de livres, brochures, etc., à la *Librairie Sociale* ;

En vous groupant en constituant des fédérations, en donnant votre adhésion à l'*Union Anarchiste*.

AIDEZ-NOUS DONC ! AIDEZ-VOUS DONC, CAMARADES !

Apportez-nous votre entier et plein concours ! car seul votre appui constant nous permettra de faire grand, de voir loin, de soutenir et de fortifier nos œuvres, d'éteindre et d'extirper toute la propagande.

Pour le *Libertaire* et la *Revue Anarchiste* :

— CONTENT et COLOMER

Pour la *Librairie Sociale* : DESCARSINS

Pour l'*Union Anarchiste* : DELECOEUR.

Aux abonnés et lecteurs de la « Revue Anarchiste »,

Aux clients de la « Librairie Sociale »

Des incidents sur lesquels il n'est pas nécessaire de s'étendre — pour l'instant tout au moins — ayant fait que notre local du 69, boulevard de Belleville fut fermé près d'un mois, il en était résulté une accumulation de correspondances et un retard très grand dans certaines expéditions de la *Revue Anarchiste* et dans les réponses aux demandes des groupements clandestins.

Les persécutions dont furent l'objet les éléments révolutionnaires en Autriche finissaient par émouvoir les camarades vivant à l'étranger, mais suivant attentivement les événements, se déplaçant dans leur pays d'origine, d'où ils avaient souvent fui pour se soustraire aux obligations militaires ou pour échapper à de condamnations encourues pour faits politiques.

Dans la petite ville industrielle de Floridsdorf, le rôle de la police pourchassant les ouvriers révolutionnaires comme du gibier, fut particulièrement ignoble. Une victime de l'ordre fut gagné par la Suisse où elle rencontra Hermann Stellmacher, un des militants les plus actifs et les révolutionnaires émouvants qu'elle lui fit, déterminé à créer de groupements clandestins.

De plus, notre ami Descarsins surchargé de besogne pour la *Librairie Sociale* — ce qui augmente d'autant la confusion — ne pouvait continuer à s'occuper de notre Revue, ce qui motiva un changement dans l'administration.

Mais après une semaine d'efforts nous avons réussi à rétablir, tant bien que mal, pour la *Revue* tout au moins, la situation normale. Il se pourrait cependant que nous ayons omis, ou oublié, quelques réponses, quelques expéditions.

On voudra bien ne pas nous en tenir rigueur et ceux qui auraient encore des réclamations à formuler, des explications à nous demander, voudront bien nous en faire part au plus tôt.

Nous ferons diligences pour leur répondre et pour les satisfaire, dans l'espérance qu'avec la paix nous ne renouvelerons plus nos réclamations.

Quant à la *Librairie Sociale*, la besogne est plus conséquente, et la reprise des affaires ayant nécessité auparavant un nouvel inventaire, la situation reste toujours embrouillée et il ne faudra pas moins de 15 à 20 jours pour pouvoir revenir à l'état normal.

C'est dire que l'expédition des commandes qui nous furent faites ne sera pas terminée avant ce délai de deux semaines au maximum. Les camarades sauront patienter jusqu'à ce que nous n'ayons pas encore réponse à leur réclamation. Nous sommes en plein travail d'expédition et nous nous réjouissons de répondre seulement aux camarades qui n'auraient pas encore reçu satisfaction.

Pour la *Revue Anarchiste* :

L'administrateur, DESCARSINS.

Pour la *Librairie Sociale* :

L'administrateur, DESCARSINS.

Aidez tous le « Libertaire »

Quelques douzaines de camarades ont déjà répondu à notre précédent appel et le montant de la souscription de cette semaine s'élèvent appréciablement.

Nous les remercions, mais nous prions les autres, tous ceux qui n'ont pas appris, depuis quelque temps, leur oblige au LIBERTAIRE de le faire cette fois.

Notre organisme n'a peut-être jamais été aussi pauvre. Il n'est pas rare que nous soyons obligés, depuis quelques semaines, d'opérer des emprunts pour payer nos factures. Nous n'avons pas jusqu'ici remboursé assez facilement les prêts que nous avons consentis.

Nous craignons qu'il n'en soit pas de même toujours ; aussi, nous insistons auprès des amis pour qu'ils nous aident sévèrement à nous débarrasser de ces actualités difficiles financières.

Pour cela il faudrait au moins que la souscription hebdomadaire fût pendant un temps, aussi forte que celle de cette semaine.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

Tous ceux qui aiment, tous ceux qui pensent à l'unisson des nôtres.

### Soutenez vos Œuvres de Propagande

Le *Libertaire*, la *Revue Anarchiste*, la *Librairie Sociale* et l'*Union Anarchiste* sont les quatre manifestations et les quatre réalisations de la propagande anarchiste communiste en ce pays. Vous avez donc pour devoir, camarades, d'aider à leur vitalité, d'aider à leur développement :

En diffusant le *Libertaire* et la *Revue Anarchiste*.



En toute impartialité, nous reproduisons ici cet article de Sirolle. Nous ferons une mise au point dans notre prochain numéro.

## Après Saint-Etienne

J'ai attendu que soit passé le grand courant destructeur pour demander aux camarades du *Liberaire* de vouloir bien corriger l'erreur du compte rendu me concernant paru dans le numéro 18!

Je suis resté et reste aujourd'hui encore sur la position que j'ai adoptée au premier Congrès constitutif de l'I.S.R., à Moscou.

J'ai défendu là-bas, le syndicalisme tel que je le concevais depuis de nombreuses années. J'ai essayé de démontrer son véritable caractère révolutionnaire, tant par sa forme organique que par les buts qu'il poursuit. J'ai expliqué que, par deux voies parallèles, il affirme ses moyens destructeurs dans la société présente, à Lyon en 1913, à Orléans en 1920, à Lille en 1921 et ainsi jusqu'à la scission qui se produisit en 1922, en créant une nouvelle organisation confédérale révolutionnaire : la C.G.T.U.

Cette organisation vient de tenir son Congrès constitutif à Saint-Etienne, le mois dernier.

Le syndicalisme vient de faire une réaction qui, jusqu'à ce jour, n'avait pu aboutir. Dans tous les Congrès antérieurs de la C.G.T., le syndicalisme révolutionnaire n'était toujours affirmé, malgré toutes les tentatives des politiciens, des Reed, des Niel et autres de même espèce.

Il est vrai que la guerre n'avait pas encore eu lieu et que l'Union Sacrée n'avait pas encore sévi.

La révolution russe n'avait pas non plus encore jeté la confusion dans les esprits et apporté cet espoir chimérique que la Russie suffirait, avec ses dictateurs prolétariens et leur armée rouge, à toute la besogne révolutionnaire mondiale.

Quoiqu'on en dise ou qu'en pense, c'est la conviction de la plus grande partie des travailleurs, et c'est pourquoi ils ont rallié l'acte catastrophique qui mettra bientôt le régime présent, ils devront, par nécessité, tenir compte de l'héritage formidable des formes centralisées de la production.

Le système de vie sociale du syndicalisme, reposant sur l'union locale des producteurs nous permet de concevoir la fédération de ces unions un organisme à base fédérative qui, ayant pouvoir de contrôle et de gestion nationale, s'opposera à toute ingérence des minorités turbulentes et, demain, après l'acte catastrophique qui devront, par nécessité, tenir compte de l'héritage formidable des formes centralisées de la production.

Les camarades ont pu lire, à mon retour de Moscou, l'intervention que j'ai faite au Congrès. Elle est l'expression exacte des pensées ci-dessus énoncées.

Une minorité de délégués, représentant diverses organisations nationales, s'est, à l'issue de ce Congrès, constituée en vue de continuer l'opposition aux directives données à l'I.S.R. Je fus de ceux qui penserent que notre adhésion à l'I.S.R. devait se faire sur le terrain autonomiste et indépendant et, qu'il fallait, dans son sein, lutter avec acharnement pour obtenir ce résultat.

Nous fûmes assez nombreux à partager ce point de vue, et nous essayâmes de trouver le terrain d'entente nous permettant d'adhérer sans abdication.

Les C.S.R., à notre retour, ont jugé aventureux et, par la brochure de Michel-Anterriassier, préfacée par Quinton, ont pris une position que j'avais combattu au sein de la minorité à Moscou, la jugeant, d'une part, inopportune et maladroite, et, d'autre part, capable d'anéantir nos espoirs de voir se réaliser l'unité internationale des travailleurs.

Le point d'aujourd'hui est identique à celui d'hier. Je reste attaché à cette idée de l'adhésion du syndicalisme français à l'I.S.R., persuadé qu'aucune force extra-syndicale ne peut nous absorber, si nous y affirmons puissamment notre vitalité, tant doctrinale que réaliste.

La révolution russe est, pour moi, un événement considérable, duquel nous devons dégager des enseignements précieux.

Les bolcheviks représentent un groupe d'affinités qui s'est emparé du pouvoir et y a développé des méthodes d'action.

Ce qui s'est fait en Russie, nous en reparlerons. Il y a une chose certaine : c'est que les fanatiques, les religieux, qui voulaient appliquer en France les mêmes méthodes, me trouveront demain du côté des bombes pour leur barrer la route.

Toutefois, présentement, j'ai le droit de faire ce que je crois utile d'éclaircir également : c'est celui qui a trait à ma conversation avec Lénine et Trotsky sur sujet des anarchistes emprisonnés.

J'ai déclaré que, révolutionnaire, je n'hésiterais pas, dans la révolution, à fusiller tout individu qui, profitant de cette période troublée, s'attaquerait aux personnes et aux choses, le considérant, par son attitude, comme contre-révolutionnaire.

Ayant la conviction que tel n'était pas le cas de mes camarades anarchistes russes emprisonnés, je me portais garant, pour leur élargissement, de leurs sentiments révolutionnaires.

Voilà, encore là, la stricte vérité. Ma pensée à ce sujet n'a pas changé.

Je ne veux être l'homme d'aucun clan. J'y ai trop souffert particulièrement, et le syndicalisme lui manque d'en croire. Certes, j'ai ce faible désir de vouloir toujours rechercher le terrain d'entente capable de réunir toutes les énergies, les volontés, les connaissances susceptibles de donner au syndicalisme la puissance attractive indispensable à son développement. J'ose dire que nous n'atteindrons le but que nous nous sommes tracé quantant que la force de rayonnement du syndicalisme sera indiscutablement maîtresse des destinées de la production. Pour ce faire, et sans considération pour cette fille publique, « la popularité », je continue ma route, cherchant à grouper le plus de travailleurs au sein des syndicats et faire que notre C.G.T.U. devienne le centre d'activité révolutionnaire du prolétariat de ce pays.

Je ne crains pas la critique ; mais encore faut-il qu'elle soit, avant tout, en accord avec la vérité. J'ai pour mon activité de propagandiste, et je crois que les résultats que j'obtiens dans les coins reculés de provinces m'incitent à ne pas m'écarte de la voie que je me suis tracée.

Henri SIROLLE.

## Une voix obscure

Dans tous les organes qui s'intéressent à la question économique, chacun s'efforce d'entendre son son de cloche. Les socialistes néo-communistes, paraissent tout l'œuvre de résultats obtenus à Saint-Etienne. Certes, ils peuvent s'en égorguer, car ils ont su manœuvrer pour brouiller la bonne foi des syndicalistes-fédéralistes.

Aujant luté, pendant la guerre, au sein du Comité de Défense syndicaliste, je suis heureux de voir renaitre ce groupement qui doit continuer à avoir pour but de maintenir le syndicalisme dans la voie qui lui a été tracée par ses précurseurs : Peltoutier, Pouget, etc.

Après le Congrès de Paris 1918, les militants, qui connaissaient cette évidence, à cette époque pris confiance dans les élémens qui étaient à la tête de la C.G.T. et avaient cru qu'ils représentaient une attitude plus loyale envers le syndicalisme. Heus ! il n'en fut rien.

Les Congrès se succéderont : à Lyon en 1913, à Orléans en 1920, à Lille en 1921 et ainsi jusqu'à la scission qui se produisit en 1922, en créant une nouvelle organisation confédérale révolutionnaire : la C.G.T.U.

Cette organisation vient de tenir son Congrès constitutif à Saint-Etienne, le mois dernier.

La syndicalisme vient de faire une réaction qui, jusqu'à ce jour, n'avait pu aboutir. Dans tous les Congrès antérieurs de la C.G.T., le syndicalisme révolutionnaire n'était toujours affirmé, malgré toutes les tentatives des politiciens, des Reed, des Niel et autres de même espèce.

Il est vrai que la guerre n'avait pas encore eu lieu et que l'Union Sacrée n'avait pas encore sévi.

La révolution russe n'avait pas non plus encore jeté la confusion dans les esprits et apporté cet espoir chimérique que la Russie suffirait, avec ses dictateurs prolétariens et leur armée rouge, à toute la besogne révolutionnaire mondiale.

Quoiqu'on en dise ou qu'en pense, c'est la conviction de la plus grande partie des travailleurs, et c'est pourquoi ils ont rallié l'acte catastrophique qui mettra bientôt le régime présent, ils devront, par nécessité, tenir compte de l'héritage formidable des formes centralisées de la production.

Le syndicalisme est une réalité et, aujourd'hui, ne peut nier que les capitalistes nationaux, clairvoyants et expérimentés, tentent à consolider ce principe en l'internationalisation. Il répond à une nécessité vitale pour la stabilisation des régimes établis. Le syndicalisme, organisme naturel des producteurs, s'anime, agit, dans le cadre économique ainsi défini. Les syndicats d'industrie fédérés entrent dans l'organisation du travail, en égard au développement industriel de l'activité humaine, et fédéraliste dans son système d'organisation sociale des participants à la vie productive.

La centralisation économique est une réalité et, aujourd'hui, ne peut nier que les capitalistes nationaux, clairvoyants et expérimentés, tentent à consolider ce principe en l'internationalisation. Il répond à une nécessité vitale pour la stabilisation des régimes établis. Le syndicalisme, organisme naturel des producteurs, s'anime, agit, dans le cadre économique ainsi défini.

Le syndicalisme vient de faire une réaction qui, jusqu'à ce jour, n'avait pu aboutir. Dans tous les Congrès antérieurs de la C.G.T., le syndicalisme révolutionnaire n'était toujours affirmé, malgré toutes les tentatives des politiciens, des Reed, des Niel et autres de même espèce.

Il est vrai que la guerre n'avait pas encore eu lieu et que l'Union Sacrée n'avait pas encore sévi.

La révolution russe n'avait pas non plus encore jeté la confusion dans les esprits et apporté cet espoir chimérique que la Russie suffirait, avec ses dictateurs prolétariens et leur armée rouge, à toute la besogne révolutionnaire mondiale.

Quoiqu'on en dise ou qu'en pense, c'est la conviction de la plus grande partie des travailleurs, et c'est pourquoi ils ont rallié l'acte catastrophique qui mettra bientôt le régime présent, ils devront, par nécessité, tenir compte de l'héritage formidable des formes centralisées de la production.

Le système de vie sociale du syndicalisme, reposant sur l'union locale des producteurs nous permet de concevoir la fédération de ces unions un organisme à base fédérative qui, ayant pouvoir de contrôle et de gestion nationale, s'opposera à toute ingérence des minorités turbulentes et, demain, après l'acte catastrophique qui devront, par nécessité, tenir compte de l'héritage formidable des formes centralisées de la production.

Le syndicalisme est une réalité et, aujourd'hui, ne peut nier que les capitalistes nationaux, clairvoyants et expérimentés, tentent à consolider ce principe en l'internationalisation. Il répond à une nécessité vitale pour la stabilisation des régimes établis.

Le syndicalisme vient de faire une réaction qui, jusqu'à ce jour, n'avait pu aboutir. Dans tous les Congrès antérieurs de la C.G.T., le syndicalisme révolutionnaire n'était toujours affirmé, malgré toutes les tentatives des politiciens, des Reed, des Niel et autres de même espèce.

Il est vrai que la guerre n'avait pas encore eu lieu et que l'Union Sacrée n'avait pas encore sévi.

La révolution russe n'avait pas non plus encore jeté la confusion dans les esprits et apporté cet espoir chimérique que la Russie suffirait, avec ses dictateurs prolétariens et leur armée rouge, à toute la besogne révolutionnaire mondiale.

Quoiqu'on en dise ou qu'en pense, c'est la conviction de la plus grande partie des travailleurs, et c'est pourquoi ils ont rallié l'acte catastrophique qui mettra bientôt le régime présent, ils devront, par nécessité, tenir compte de l'héritage formidable des formes centralisées de la production.

Le syndicalisme est une réalité et, aujourd'hui, ne peut nier que les capitalistes nationaux, clairvoyants et expérimentés, tentent à consolider ce principe en l'internationalisation. Il répond à une nécessité vitale pour la stabilisation des régimes établis.

Le syndicalisme vient de faire une réaction qui, jusqu'à ce jour, n'avait pu aboutir. Dans tous les Congrès antérieurs de la C.G.T., le syndicalisme révolutionnaire n'était toujours affirmé, malgré toutes les tentatives des politiciens, des Reed, des Niel et autres de même espèce.

Il est vrai que la guerre n'avait pas encore eu lieu et que l'Union Sacrée n'avait pas encore sévi.

La révolution russe n'avait pas non plus encore jeté la confusion dans les esprits et apporté cet espoir chimérique que la Russie suffirait, avec ses dictateurs prolétariens et leur armée rouge, à toute la besogne révolutionnaire mondiale.

Quoiqu'on en dise ou qu'en pense, c'est la conviction de la plus grande partie des travailleurs, et c'est pourquoi ils ont rallié l'acte catastrophique qui mettra bientôt le régime présent, ils devront, par nécessité, tenir compte de l'héritage formidable des formes centralisées de la production.

Le syndicalisme est une réalité et, aujourd'hui, ne peut nier que les capitalistes nationaux, clairvoyants et expérimentés, tentent à consolider ce principe en l'internationalisation. Il répond à une nécessité vitale pour la stabilisation des régimes établis.

Le syndicalisme vient de faire une réaction qui, jusqu'à ce jour, n'avait pu aboutir. Dans tous les Congrès antérieurs de la C.G.T., le syndicalisme révolutionnaire n'était toujours affirmé, malgré toutes les tentatives des politiciens, des Reed, des Niel et autres de même espèce.

Il est vrai que la guerre n'avait pas encore eu lieu et que l'Union Sacrée n'avait pas encore sévi.

La révolution russe n'avait pas non plus encore jeté la confusion dans les esprits et apporté cet espoir chimérique que la Russie suffirait, avec ses dictateurs prolétariens et leur armée rouge, à toute la besogne révolutionnaire mondiale.

Quoiqu'on en dise ou qu'en pense, c'est la conviction de la plus grande partie des travailleurs, et c'est pourquoi ils ont rallié l'acte catastrophique qui mettra bientôt le régime présent, ils devront, par nécessité, tenir compte de l'héritage formidable des formes centralisées de la production.

Le syndicalisme est une réalité et, aujourd'hui, ne peut nier que les capitalistes nationaux, clairvoyants et expérimentés, tentent à consolider ce principe en l'internationalisation. Il répond à une nécessité vitale pour la stabilisation des régimes établis.

Le syndicalisme vient de faire une réaction qui, jusqu'à ce jour, n'avait pu aboutir. Dans tous les Congrès antérieurs de la C.G.T., le syndicalisme révolutionnaire n'était toujours affirmé, malgré toutes les tentatives des politiciens, des Reed, des Niel et autres de même espèce.

Il est vrai que la guerre n'avait pas encore eu lieu et que l'Union Sacrée n'avait pas encore sévi.

La révolution russe n'avait pas non plus encore jeté la confusion dans les esprits et apporté cet espoir chimérique que la Russie suffirait, avec ses dictateurs prolétariens et leur armée rouge, à toute la besogne révolutionnaire mondiale.

Quoiqu'on en dise ou qu'en pense, c'est la conviction de la plus grande partie des travailleurs, et c'est pourquoi ils ont rallié l'acte catastrophique qui mettra bientôt le régime présent, ils devront, par nécessité, tenir compte de l'héritage formidable des formes centralisées de la production.

Le syndicalisme est une réalité et, aujourd'hui, ne peut nier que les capitalistes nationaux, clairvoyants et expérimentés, tentent à consolider ce principe en l'internationalisation. Il répond à une nécessité vitale pour la stabilisation des régimes établis.

Le syndicalisme vient de faire une réaction qui, jusqu'à ce jour, n'avait pu aboutir. Dans tous les Congrès antérieurs de la C.G.T., le syndicalisme révolutionnaire n'était toujours affirmé, malgré toutes les tentatives des politiciens, des Reed, des Niel et autres de même espèce.

Il est vrai que la guerre n'avait pas encore eu lieu et que l'Union Sacrée n'avait pas encore sévi.

La révolution russe n'avait pas non plus encore jeté la confusion dans les esprits et apporté cet espoir chimérique que la Russie suffirait, avec ses dictateurs prolétariens et leur armée rouge, à toute la besogne révolutionnaire mondiale.

Quoiqu'on en dise ou qu'en pense, c'est la conviction de la plus grande partie des travailleurs, et c'est pourquoi ils ont rallié l'acte catastrophique qui mettra bientôt le régime présent, ils devront, par nécessité, tenir compte de l'héritage formidable des formes centralisées de la production.

Le syndicalisme est une réalité et, aujourd'hui, ne peut nier que les capitalistes nationaux, clairvoyants et expérimentés, tentent à consolider ce principe en l'internationalisation. Il répond à une nécessité vitale pour la stabilisation des régimes établis.

Le syndicalisme vient de faire une réaction qui, jusqu'à ce jour, n'avait pu aboutir. Dans tous les Congrès antérieurs de la C.G.T., le syndicalisme révolutionnaire n'était toujours affirmé, malgré toutes les tentatives des politiciens, des Reed, des Niel et autres de même espèce.

Il est vrai que la guerre n'avait pas encore eu lieu et que l'Union Sacrée n'avait pas encore sévi.

La révolution russe n'avait pas non plus encore jeté la confusion dans les esprits et apporté cet espoir chimérique que la Russie suffirait, avec ses dictateurs prolétariens et leur armée rouge, à toute la besogne révolutionnaire mondiale.

Quoiqu'on en dise ou qu'en pense, c'est la conviction de la plus grande partie des travailleurs, et c'est pourquoi ils ont rallié l'acte catastrophique qui mettra bientôt le régime présent, ils devront, par nécessité, tenir compte de l'héritage formidable des formes centralisées de la production.

Le syndicalisme est une réalité et, aujourd'hui, ne peut nier que les capitalistes nationaux, clairvoyants et expérimentés, tentent à consolider ce principe en l'internationalisation. Il répond à une nécessité vitale pour la stabilisation des régimes établis.

Le syndicalisme vient de faire une réaction qui, jusqu'à ce jour, n'avait pu aboutir. Dans tous les Congrès antérieurs de la C.G.T., le syndicalisme révolutionnaire n'était toujours affirmé, malgré toutes les tentatives des politiciens, des Reed, des Niel et autres de même espèce.

Il est vrai que la guerre n'avait pas encore eu lieu et que l'Union Sacrée n'avait pas encore sévi.

La révolution russe n'avait pas non plus encore jeté la confusion dans les esprits et apporté cet espoir chimérique que la Russie suffirait, avec ses dictateurs prolétariens et leur armée rouge, à toute la besogne révolutionnaire mondiale.

Quoiqu'on en dise ou qu'en pense, c'est la conviction de la plus grande partie des travailleurs, et c'est pourquoi ils ont rallié l'acte catastrophique qui mettra bientôt le régime présent, ils devront, par nécessité, tenir compte de l'héritage formidable des formes centralisées de la production.

Le syndicalisme est une réalité et, aujourd'hui, ne peut nier que les capitalistes nationaux, clairvoyants et expérimentés, tentent à consolider ce principe en l'internationalisation. Il répond à une nécessité vitale pour la stabilisation des régimes établis